

Je ne sais ce qui fait que l'on soit sage femme ou sculpteur, dentiste ou pâtissier ? Si tant est que la comparaison puisse se faire. Mais cela peut aussi se transmettre de père en fils (ou au féminin), question de gènes ?

Peut-on alors faire autre chose ?

En ce qui me concerne quel est le but de ce travail plastique que je m'évertue à faire, sa place dans la société ? Va t-il rester plastique ?

Il est clair que cela me fait du bien; ça m'aide à vivre, je ne sais faire que ça, je m'exprime avec ça, ça prend de la place alors je le partage, et dans ce partage, si je peux faire du bien...

Peut-être comme un dentiste, un pâtissier ou une sage-femme.

Ça a l'air simple.

Alors j'amène mon arc-en-ciel dans un collège et ça fait du bien; les couleurs, la forme, une prise de l'espace incongrue interpelle. Puis cette sculpture de moi qui dort, sur un mur, tel un tableau, et ce ballon en résine arrêté dans sa folle course. Je leur demande avec leur corps d'évoluer dans le décor, de revisiter l'espace; ce n'est pas souvent qu'on demande ça, s'ouvrir à de nouvelles perspectives, voir ce que ça donne, au risque d'être décalé, histoire de prendre une certaine distance sur les choses, sur soi, se mettre en scène.

Alors je continue, j'amène mon cerveau dans une école d'art, nous réfléchissons dessus, échangeons, ça nous fait du bien. Nous le regardons: énorme! Il nous évoque beaucoup de choses et puis on peut le toucher, le manipuler, l'interpréter; la sculpture est tangible et la plasticité est partout.

Détournement, retournement qui m'amène parfois à marcher sur des œufs, chercher l'équilibre, tenter d'être plus légère; la sculpture dans sa matérialité et par contraste avec la légèreté, ne peut que l'évoquer, comme une idée que l'on peut toucher, c'est universel.

La sculpture n'a pas de mots, elle ouvre à la danse à l'architecture c'est un ressenti physique, le corps dans l'espace, sa fragilité consolidée, son mouvement statufié, son rapport au temps étiré.

Dans ma série de doubles, autoportraits (sorties de moules), je ne peux m'empêcher d'y penser, tout comme au principe de la loi de la gravité, de notre condition humaine.

Alors je peins des guirlandes sur des lunettes, je décore des vierges, je mets des oreilles aux radios, des plantes dans des cerveaux et fais d'un Platon une soupière.

J'imagine des coquillages géants desquels on sortirait, et des bouquets de fleurs en explosion d'argent, si cela peut soulager, comme la sage femme, le dentiste et le pâtissier.